

Famille, je vous hais, je vous aime

Catherine Cusset décortique les relations familiales : pas si simple

ALAIN DELAUNOIS

Au tout début du roman de Catherine Cusset, il y a le portrait d'un père, et, même si la narratrice l'appelle papa, le lecteur s'effraie. Un tourbillon d'exigences maniaques, ce père. Toujours à vouloir mettre les choses en ordre. A tempêter après une serviette de bain ou un crayon, à chercher ses clefs, à s'énerver sur cette famille de la bourgeoisie parisienne qui s'agite trop ou pas assez.

Mais, en même temps, une classe impeccable, une solidité à toute épreuve, on peut compter sur lui pour n'importe quoi, réviser ses cours ou débarquer à toute heure à l'aéroport, même quand elle — la mère — l'a privé de western à la télé ou qu'elle — la mère encore — a fait des bosses dans la voiture.

Cette mère, c'est Elvire Trudac, avocate au visage maussade, devenue juge. Exigeante, implacable, sans cris ni violences, elle fait régner la loi. *Elle n'a pas besoin de nous mettre des menottes ni de nous bâillonner. Ce n'est pas une loi qu'elle nous impose de l'extérieur. On perçoit sans cesse la voix en soi qui martèle la même vérité.*

Cette vérité, c'est que tout ce qui est facile est mauvais, écrit la narratrice.

**« Cette vérité, c'est que
tout ce qui est facile
est mauvais »**

Parenthèse, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à Catherine Cusset, cette narratrice qui a une sœur et deux frères : mêmes origines, même parcours, même départ à New York pour y enseigner la littérature dans une université, même carrière dans les lettres, comme Catherine Cusset qui en est à son sixième roman. Mais revenons à Elvire, car, en la découvrant ainsi, on se dit que l'auteur de « La haine de la famille » va nous refaire le coup des pères Mauriac ou Bazin, et que l'humour, la satire qui animent le premier quart du livre — on pense parfois aux Malaussène de Daniel Pennac — vont se perdre dans un fameux nœud de vipères.

Elvire a un gros atout, la passion de la lecture, et ça la rendrait plutôt sympathique. Elle ne rate ni « Apostrophes » ni « Le

masque et la plume», se réfugie sur France-Culture. Mais il y a toujours, par-dessus son épaule, un regard narquois qui l'empêche d'adhérer à l'instant présent.

Même et surtout dans l'amour. Elvire exècre aussi le sport, le travail bâclé, les jugements à l'emporte-pièce, la vie quotidienne, les tâches domestiques. Surtout, elle le dit et le clame, elle hait la famille. Sa famille. Elle se demande encore comment elle a pu faire quatre enfants. La lectrice de Sartre se retrouve mère porteuse, destinée à perpétuer l'espèce : quelle horreur ! Alors, elle inculque à ses enfants le sens du devoir. Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. Toujours se surpasser, elle ne connaît que ça.

Et, insensiblement, Catherine Cusset fait dévier le cours du roman. Ce qui aurait pu être, au choix, un vaudeville bourgeois, un règlement de comptes assassin, un ressassement aigre d'enfant mal-aimé, se transforme en une patiente et douloureuse interrogation sur une mère. D'où vient ce terrorisme de l'affection qui a conduit toute l'existence et les choix d'Elvire ? Pourquoi ce chantage incessant vis-à-vis des enfants, de l'amour qu'on se doit de leur donner, et qu'on n'accepte de

leur part que du bout des lèvres, presque dédaigneusement ? Parce que, comme Sartre le pensait, les enfants sont le miroir de la mort ? Ou parce que, dans son enfance à elle, il y a eu un choc, une catastrophe ?

Juive, Elvire n'a échappé que de peu aux miliciens de Pétain. On découvre qu'elle ne lisait pas que Sartre, mais aussi Primo Levi. Et qu'au plus profond d'elle-même, elle a perdu toute aptitude à s'aimer. A jouir, pour reprendre le titre d'un précédent roman de Catherine Cusset. Elle aurait pu être maître de son destin, elle en donne toutes les apparences, en accumule les preuves aux yeux de tous. Mais c'est un leurre. C'est sur cette perte, ce manque fondamental, que sa vie — et le roman — sont construits.

Derrière «La haine de la famille», c'est un cri d'amour meurtri que lance Elvire Trudé. Catherine Cusset le restitue, en un fidèle hommage à la mère, bien plus nuancé et inconfortable pour elles deux, la mère et la fille, que ne le laisserait croire son titre. ●

Catherine Cusset, «La haine de la famille», Gallimard, 226 pp., 714F (17,69 €).